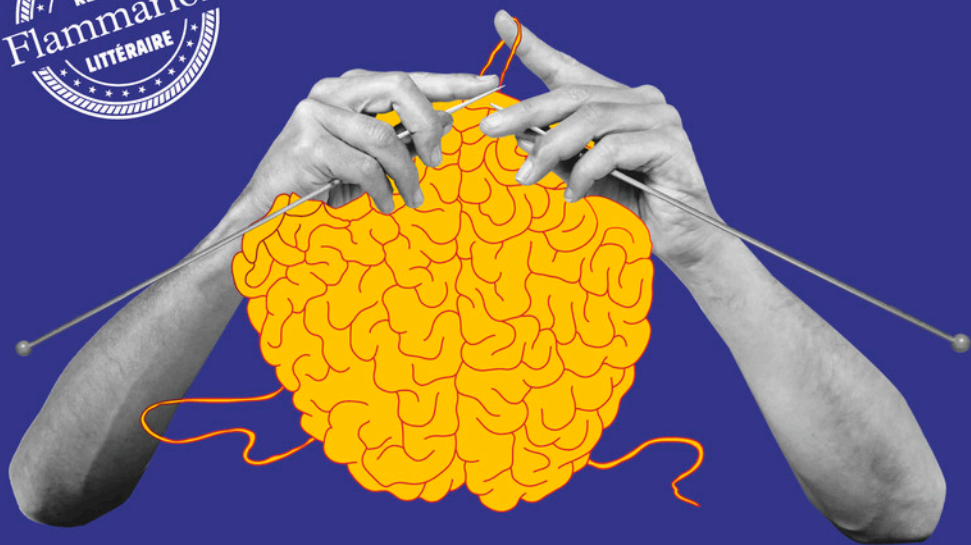


Charly Delwart
Que ferais-je
à ma place?



Flammarion

Que ferais-je à ma place ?

Du même auteur

Circuit, Seuil, « Fiction & Cie », 2007.

L'Homme de profil même de face, Seuil, « Fiction & Cie », 2010.

Citoyen Park, Seuil, « Fiction & Cie », 2012.

Chut, Seuil, « Fiction & Cie », 2015.

Databiographie, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2021.

Le Grand Léopard, Flammarion, 2021.

Charly Delwart

Que ferais-je à ma place ?

Flammarion

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Citations p. 46-47 de Milan Kundera, *L'Art du roman*
© Éditions Gallimard.

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2914-8

*N'attendez pas le jugement dernier, il a
lieu tous les jours.*

ALBERT CAMUS

Croyance + Doute = Santé mentale

BARBARA KRUGER

PROLOGUE

Mon besoin de réponses est

Lié à l'intérêt de la
question

Aléatoire

Compulsif

Indépendant de
l'utilité de la
question

Tous les jours, des faits ou des événements nous interrogent, parce qu'ils nous percutent directement ou nous interpellent par empathie avec la personne concernée – que ferais-je à sa place ? – ou par autocentrage – que ferais-je si ça m'arrivait ? Même si au fond la principale question qui se pose globalement à nous est : que ferais-je à ma place ? Car quoi qu'on fasse, comme le dit David Foster Wallace : *Réfléchissez-y : vous n'avez jamais vécu une expérience dont vous n'étiez pas le centre parfait*. Ces situations quotidiennes présentent tant d'options possibles (réactions, réponses) qu'elles donnent l'impression à certains moments qu'il s'agit d'un questionnaire existentiel en temps réel, un concours à échelle du monde dont on est chacun le seul participant.

Certaines questions sont faciles à trancher, les muscles fonctionnent en mode automatique, selon l'algorithme personnel qui oriente mes réactions et assure une cohérence à ma personne. D'autres

collent aux baskets comme un chewing-gum, à la peau, s'enracinent tant que je n'y ai pas répondu, créant soudain une brèche dans mon quotidien. Comme si elles clignotaient inscrites au néon sur les murs de la ville devant moi, ou s'affichaient dans le ciel sur une banderole tirée par un avion.

C'est que quelque chose de plus fondamental est en jeu, mais quoi : mon rapport aux autres, au monde, à moi-même ? Y répondre devient une quête (ou la façon que j'ai trouvée de rendre mes angoisses stimulantes). Il me faut alors mettre les choses à plat, observer les situations et les questions d'aussi près que des insectes ou des papillons, voir leurs détails, les ramifications possibles, comprendre où elles mènent. Prendre un filet, attraper les plus beaux spécimens, les plus bizarres, les disséquer pour regarder à l'intérieur leur cœur battre et découvrir le fonctionnement de mon cerveau comme je le ferais du système nerveux d'une grenouille.

J'en ai capturé soixante-dix pour les déplier. Elles forment ici un questionnaire à choix multiple de mon existence en version simplifiée. Dans l'idée d'y répondre en trouvant peut-être le juste milieu, situé, selon Romain Gary : *Quelque part entre s'en foutre et en crever. Entre s'enfermer à double tour et laisser le monde entier entrer. Ne pas se durcir, mais ne pas se laisser détruire non plus. Très difficile.*

Mais pas impossible.

**J'entends l'information à la radio :
la Chine veut restreindre la liberté
d'expression des Hongkongais**

Je ne fais rien
et je m'en veux

J'organise ou me
greffe à une
manifestation

Je ne fais rien,
je n'y peux rien
(j'ai la conscience
tranquille)

J'ai tout de suite
l'idée d'écrire un
livre à ce sujet

J'écoute la radio, café du matin en main. Boris Johnson évoque la possibilité de proposer à plus de deux millions d'habitants de Hongkong un passeport et un accès à la citoyenneté britannique si la Chine continue à vouloir leur imposer sa loi sur la sécurité nationale réprimant tout acte qui lui semblerait constituer une menace. L'information me réjouit, et j'aimerais pouvoir faire de même, avoir ce pouvoir : faire bouger les lignes en une seule phrase, réparer une injustice aussi simplement. Mais serai-je un jour moi aussi un lanceur d'alerte (à défaut d'être Premier ministre) ?

À la place de Johnson, je veux le croire, j'aurais agi de même, mais je ne suis pas en position politique de le faire – je ne peux donc rien pour les habitants de Hongkong. En revanche, je ne sais pas si, à la place de Julian Assange, Edward Snowden ou Chelsea Manning, j'aurais fait pareil, j'aurais été l'étincelle qui met le feu aux poudres au péril de ma vie, dans un acte de courage fou – mais

peut-être que oui. Donc suis-je potentiellement un lanceur d'alerte qui n'a pas trouvé d'alerte à lancer, faute de vivre dans un pays où la population subit un joug insupportable, de travailler dans un appareil d'État ou une entreprise aux pratiques à dénoncer (exactions, corruption, fraudes) ?

J'y pense sous la douche.

J'y pense encore sec, habillé, nouveau café, assis à mon bureau.

Je pense *Boris Johnson*, tout en surfant sur Internet, et trouve une définition qui me convainc : *Lanceur d'alerte, ce n'est pas un métier, pas une vocation, c'est une situation. Quelqu'un qui se rend compte qu'il y a un dysfonctionnement important et que les voies pour le dénoncer ne fonctionnent pas.*

Un sujet d'alerte ne se trouve donc pas volontairement. Mais tout dépend alors de la nature de l'individu : d'autres personnes ont vu les mêmes choses qu'Assange, Snowden, Manning, et n'ont rien fait. Ou certains ont peut-être lancé l'alerte sans être véritablement des lanceurs d'alerte, seul le hasard a fait qu'ils le sont devenus car ils étaient au bon endroit au bon moment mais ça s'arrête là.

Pourquoi je retourne la question sous différents angles ? À part pour déterminer si c'est un échec à mon âge de n'avoir lancé aucune alerte ? Ou pour tenter de me convaincre que j'ai cette part latente en moi (la part Julian Assange) et que je ne l'ai juste pas encore réalisée ? C'est peut-être une idée de livre que je poursuis (comme j'ai écrit sur la

crise grecque ou sur la Corée du Nord), tandis que je parcours à présent la liste des lanceurs d'alerte les plus connus et leur histoire sur le site d'Amnesty International.

Mais non. Boris Johnson me renvoyait à une interrogation plus simple : quel impact ai-je sur le monde ? Que fais-je pour changer la société, enfermé dans un bureau pour écrire, éloigné du bruit de ce monde ? Que fais-je pour les autres (les autres que moi, je me reprecise la notion car à force de m'isoler dans l'écriture *les autres* a parfois pris le sens de : *les autres en moi* ou *les autres moi possibles*, ce genre d'autres-là) ?

C'est une des vertus de la littérature : éclairer le monde, s'engager pour le changer ou défendre une cause. Il y a autour de moi des dizaines de tragédies, de conflits qui s'enlisent auxquels donner écho : si ce n'est les Hongkongais (dont le problème est pris en main à présent), les Ouïghours, les Syriens, les Somaliens, les Libanais. Certaines fictions ont radicalement changé le cours des choses. *La Case de l'oncle Tom* a été un des déclencheurs de la guerre de Sécession (au point qu'Abraham Lincoln, quand il a rencontré son autrice, Harriet Beecher Stowe, a dit : *C'est donc cette petite dame qui est responsable de cette grande guerre*). Avec un effet différé, *Le Dernier Jour d'un condamné* de Victor Hugo, publié en 1829, a contribué à la suppression de la peine de mort en France en 1981. Le roman

1984 d'Orwell est devenu un instrument de résistance en Russie pour aider le peuple à décrypter l'*opération spéciale* mensongère de Poutine en Ukraine.

Mais ces romans sont des exceptions : Proust n'a dénoncé aucune fraude, Hemingway n'a révélé aucun scandale, Eugenides n'a exposé au grand jour aucune maltraitance. La littérature ne sert pas qu'à ça. C'est peut-être le lot de tout écrivain de se demander si ce qu'il écrit a une incidence sur le monde et les lecteurs, si elle les aide à vivre comme la littérature l'a fait pour moi (plus que Boris Johnson ou ses prédécesseurs). Et il me faut répondre oui pour continuer à écrire, m'enfermer dans un bureau pour le faire.

Lanceur d'alertes intimes, ça peut exister aussi, non ? Comme une autre forme d'action sur le monde, ou sur quelques-uns dans le monde – un autre type de Hongkongais dont je pourrais être le Boris Johnson.

2

Ma vie me semble une forme
d'épreuve olympique. Laquelle ?

Marathon

Cent mètres

Décathlon

Bobsleigh

Mon père, claustrophobe, me demande
de voler son cercueil le jour où il mourra
afin de ne pas être enterré

Je le ferai, question de
principe (on respecte
une dernière volonté)

Je ne le ferai pas,
question de principe
(on ne vole pas un
cercueil)

Je verrai le moment
venu mais en
attendant je promets
de le faire

Je le ferai après avoir
eu confirmation que
c'est légal

Il y a quinze ans, mon père m'a demandé de voler son cercueil le jour où il mourra afin de ne pas être enterré. J'ai acquiescé de la tête, sans chercher à savoir qui devrait s'en occuper – cela me semblait un événement si lointain qu'il était facile de dire oui. Mon père a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans et il est moins vaillant, la situation semble soudain plus concrète, plus proche : donc que devrai-je faire le jour où cela arrivera ?

Mon père est claustrophobe et on n'enterre pas un claustrophobe, du moins pas lui qui toute sa vie a détourné comme il pouvait sa phobie – évitant les avions, ascenseurs, trains, bus, donc a fortiori un cercueil sous terre – et il ne veut pas non plus être incinéré. À la place, il voudrait que son corps soit déposé dans la forêt sur une couche d'humus – il vit près d'une forêt en Belgique, et il a toujours aimé la nature, l'idée du cycle de la vie, que les choses naissent de la terre et y reviennent. Je traduis dans mes mots en y repensant : il veut un

non-enterrement sauvage. Mais, dans son idée, devrai-je le voler moi, avec l'aide de mes deux sœurs – le genre de chose qui ne se fait qu'en famille, de façon clandestine, vu que cela ne me semble pas parfaitement légal –, ou en accord avec le service funéraire concerné ? La demande, quoi qu'il en soit, a été formulée par mon père, en passant, mais de façon sérieuse, directe et personnelle : me voici responsable de son exécution.

J'évalue les options.

Je le ferai car, derrière le respect d'une dernière volonté, il s'agit de respecter qui il a été jusqu'au bout. Je ne le ferai pas car on n'est plus claustrophobe une fois mort, ça n'a pas de sens. Je le ferai mais en trouvant qu'il exagère – toutes les dernières volontés ne doivent pas être nécessairement extravagantes et compliquées pour les survivants. Je le ferai car on fait ce genre de choses quand on aime ses parents. Je ne le ferai pas car, en y réfléchissant, on ne peut pas moralement imposer cela à quelqu'un – la demande est aussitôt caduque après avoir été énoncée, qu'importe si j'ai acquiescé ou n'ai pas refusé sur le moment. L'important n'est pas de voler son cercueil, mais de rassurer un vivant sur sa propre mort (en ce sens, ma mission est accomplie), et il ne sera pas là pour voir si j'ai respecté sa dernière volonté. Voilà.

Pourtant, ne pas respecter cette requête n'est pas dans ma nature ni dans l'esprit familial que mes